

« Astrid Adverbe à découvert » : quatre films autour d'une singularité du cinéma français

Le Monde. | Par Mathieu Macheret



Qui est Astrid Adverbe ? A cette question, la présentation à Locarno de *Nuits blanches sur la jetée*, dernier film du vétéran Paul Vecchiali, a apporté un premier élément de réponse : une comédienne affirmée, grande rousse à la voix grêle et au minois de garçon manqué, capable de soutenir les longs plans-séquences du cinéaste avec une intensité et une souplesse d'équilibriste où l'on devine une longue fréquentation des planches. Jusqu'alors cette Astrid, nous l'avions certes aperçue – ici chez Marina Déak (*Poursuite*, 2011), là chez Cédric Anger (*L'Avocat*, 2010) – mais pas encore vue.

Un retard que rattrape la case « découverte » du Saint-André-des-Arts (salle du Quartier latin) réservée aux films en manque de distributeur, par une programmation de quatre moyens-métrages – deux fictions et deux documentaires échelonnés entre 1999 et 2013 – fragiles mais stimulants, déclinant la présence de la dite Adverbe non seulement devant, mais parfois derrière la caméra. Deux pour l'état civil et deux pour la *persona*.



Une scène du film documentaire français d'Astrid Adverbe, "Mé damné – Que Dieu me damne".
| CINÉMA SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

ISSUE DE LA NOBLESSE PÉRIGOURDINE

Commençons par l'état civil. Dans *Mé damné – Que Dieu me damne* (2007), Astrid révèle ne pas vraiment s'appeler « Adverbe » mais « de Chantérac », être issue de la noblesse périgourdine, une origine qu'elle questionne en partant à la rencontre d'un oncle qu'elle n'a jamais connu. En ce François, édile et agriculteur à la retraite, elle trouve un personnage passionnant dont l'engagement d'extrême-gauche l'a très tôt écarté d'une famille conservatrice dont le patriarche fut ministre sous Pétain – dissidence dans laquelle elle reconnaît sa propre vocation artistique. Mais la forme est encore trop dépendante d'une caméra de reportage, qui se contente de suivre la rencontre sur un mode anecdotique.



Astrid Adverbe et Sara Viot dans le film documentaire français d'Astrid Adverbe, "Ma Fleur malade".
| CINÉMA SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

Autrement plus forte est la dramaturgie de *Ma Fleur malade* (2013), second documentaire où la même Astrid se lance à la recherche de celle qui fut sa meilleure amie, une certaine Lætitia, perdue de vue depuis dix ans. L'enquête introspective dévoile la blessure du non-dit, mais prend la forme suave d'une suite de conversations en jardin sous le soleil d'été, entre actrices rayonnantes qui réfléchissent sur la portée et les limites de l'amitié. Peu à peu, l'égotisme de la démarche (« pourquoi m'a-t-elle abandonnée ? ») est renversé par une cruelle découverte : que ce besoin aveugle d'être désiré, bien naturel chez un comédien, peut virer à l'inquisition et provoquer de lui-même le rejet. Rares sont les documentaires qui, comme celui-ci, débouchent sur une cinglante infirmation de leur hypothèse de départ, et en tirent pourtant un réel apprentissage - à savoir que celui qui part a toujours raison.



Astrid Adverbe dans le film français de Nicolas Leclere, "Le temps qu'il fait".
| CINÉMA SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

DANS LES FICTIONS DE NICOLAS LECLERE

Dans les belles fictions de son complice Nicolas Leclere, Astrid Adverbe est un petit lutin espiègle, avec un zeste de la Katharine Hepburn des débuts, mais comme passée par on ne sait quel désastre personnel. Dans le curieux *Le temps qu'il fait* (1999), sorte de déambulation post-nouvelle-vague, elle joue Louise, une jeune fille de retour à Paris, cherchant son père avec désinvolture parmi les ruines d'anciennes relations. Le film a cette façon très surprenante de se tenir au seuil des histoires qu'il rencontre, comme s'il venait après toute possibilité de récit pour se concentrer sur les allées et venues de son héroïne et offrir à sa comédienne un champ ouvertement libre, moins lié à la psychologie qu'aux formes spectrales d'une ville retrouvée. La mise en scène, toute de ruptures, d'écarts et de temps morts, avance par trous, par manques, et creuse une esthétique indicielle, certes intrigante mais encore un peu sèche.



Astrid Adverbe dans le film français de Nicolas Leclere, "Prendre l'air". | CINÉMA SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

En revanche, il est urgent de redécouvrir le splendide *Prendre l'air* (Prix de la Résidence 2009 du festival Côté Court de Pantin), pièce-maîtresse du cycle et film à trois vitesses qui commence comme un road-movie (avec l'admirable Pascal Cervo dans le rôle du conducteur), se poursuit comme un mélodrame et s'achève dans la science-fiction. Colette, évadée de Sainte-Anne, roule toute la nuit jusqu'en Camargue pour y retrouver un ancien amour entré dans les ordres (Eric Chevaleyre en moine romanesque) ; elle erre par la suite sur les lieux de leur bonheur révolu, un village abandonné pour son haut taux de radioactivité.

Les traces d'une vie passée, son impossible résurgence, la ligne brisée de l'existence et le gouffre qui l'engloutit en son milieu, thématiques communes à l'ensemble du programme, sont ici merveilleusement nourries par les anfractuosités d'un récit gigogne, une mise en scène limpide et les décors expressifs qui recueillent sa douce gravité, pour accéder enfin à cette douloureuse désolation de l'âme qui est aussi le lit d'une vie nouvelle.

Mathieu Macheret
Journaliste au Monde